



Abdelmajid Hannoum.- *The Invention of the Maghreb: Between Africa and the Middle East* (Cambridge: Cambridge University Press, 2021), 328p.

Dans son essai, *The Invention of the Maghreb: Between Africa and the Middle East*, paru en 2021, Abdelmajid Hannoum, professeur d'anthropologie de l'université du Kansas, offre au lecteur une réflexion approfondie sur l'histoire et l'identité de cette partie de l'Afrique du Nord, à contrecourant des travaux sur le sujet.

L'auteur analyse de manière minutieuse le développement de cette marque (concept?) représentant cette partie de l'Afrique, qui apparaît aujourd'hui comme une entité bien définie à l'identité marquée, si évidente qu'elle est très peu interrogée. A y réfléchir de près, on se rend compte qu'effectivement ce nom n'a de sens que dans le contexte francophone. En France d'ailleurs, on désigne par Maghrébins, les immigrants issus des trois pays de cette zone. Ce nom est très peu connu dans le milieu anglophone et est très peu utilisé dans la région concernée elle-même, si ce n'est pour constater son inefficacité. La principale idée que l'auteur s'attache à creuser dans son essai est que ce terme est d'invention coloniale et que par-là même, son existence conceptuelle a servi les ambitions hégémoniques françaises, ambitions dans lesquelles nous sommes toujours empêtrés.

Si on considère l'espace terrestre, la région physique est délimitée par l'Égypte à l'est, qui fait elle-même partie du Moyen-Orient (construction coloniale britannique), la Méditerranée au nord-ouest (promue comme frontière avec l'Europe), et le Sahara au sud, comme mur de sable qui marque sa division du reste du continent africain. L'auteur démontre patiemment tout au long de sa réflexion que les colonisateurs ont inventé d'autres marqueurs (géographiques, raciaux, linguistiques, religieux) qui ont évolué en fonction des frontières coloniales nouvellement tracées. L'une parmi les nombreuses conséquences de cette invention est l'institution de l'Afrique en tant que continent noir et du Moyen-Orient en tant que bloc arabe. Il décortique ce qu'il appelle les "technologies du pouvoir" qui ont permis et renforcé la période coloniale française, depuis 1830 jusqu'aux mouvements d'indépendance africains du XX^{ème} siècle. Selon lui, ces stratégies, mises en œuvre par le biais de l'archéologie, l'anthropologie, l'histoire, la linguistique, la cartographie et même l'industrie du tourisme, ont été si globales et globalisantes que les universitaires nationalistes de la région ont été contraints d'y répondre, allant jusqu'à les intérioriser et répéter le cadrage colonial des problèmes comme expression de la solidarité entre les peuples prétendants à l'indépendance.

Abdelmajid Hannoum montre les conséquences que le récit colonial a eu, et continue d'avoir, sur la genèse des ensembles régionaux en Afrique du Nord, car, selon lui, le discours colonial ne s'est pas contenté d'y bouleverser les identités et

les traditions, il en a créé de toutes pièces: si le terme “Maghreb” semble issu de la tradition locale, c’est pourtant aussi un nom francophone, inventé à partir d’une tradition arabe traduite.

L’ouvrage s’articule autour de six chapitres qui déroulent les différentes facettes du concept depuis l’imagination géographique à laquelle il se réfère, à ses failles.

Depuis le moment où la région est apparue sur les cartes européennes, une dense histoire de conquêtes coloniales, de manœuvres diplomatiques, de projets politiques s’est imposée à une région qui, avant 1850, faisait partie intégrante d’une géographie et une organisation physique et temporelle complexes. L’auteur explique comment cette géographie s’est déplacée, listant les hésitations, contradictions et corrections de l’espace géographique, reflétant un concept évoluant au rythme de l’actualité politique. L’outil cartographique a été grandement utilisé dans cette entreprise de construction idéologique tant ce support fixe et fige les limites et frontières dans les esprits.

Les sciences humaines et sociales ayant été mises au service du politique, c’est la logique de la géopolitique qui a activement contribué à façonner cet espace, rapidement devenu “nos possessions en Afrique” dans la littérature coloniale française. L’intense rivalité entre les puissances coloniales en Afrique et au-delà a conduit les autorités françaises à reconfigurer ses possessions, excluant la Libye sous domination italienne de 1910 à 1943 et l’Égypte sous domination britannique de 1882 à 1956. Yves Lacoste, géographe l’a souligné en son temps: “La géographie, ça sert d’abord à faire la guerre.”

Une fois l’espace délimité, il a fallu en créer le récit. L’archéologie a été massivement mobilisée pour transformer l’histoire, mais aussi pour détruire, dissimuler, et finalement inventer de nouvelles réalités, l’objectif étant de révéler sur le terrain et dans le discours, l’essence occidentale du Maghreb qui fait de cet espace une terre d’accueil. De cette invention, des monuments ont été détruits, des langues ont été exterminées et des peuples ont été transformés: comme souligné à juste titre, les actes de création sont aussi des actes de destruction. S’il est probablement vrai que les populations locales n’ont montré aucun intérêt pour ces ruines, les archéologues ont créé un système de lecture basé sur la pertinence: ce qui n’était pas romain, pas chrétien, pas grec passait au second plan, voire était ignoré. Le résultat de la sélection opérée est une zone géopolitique définie par son passé romain et ses vestiges permettant de souligner des continuités géographiques et culturelles avec l’Europe et donnant à la région une unité et un visage semblable à celui de Rome, et partant de la France.

Abdelmajid Hannoum propose le concept d’État historiographique, à partir de l’exemple de l’Algérie, désignant l’État colonial qui ne s’est pas contenté de produire les moyens de connaître son territoire et de le gouverner, mais qui l’a aussi transformé par et grâce à cette connaissance. Il se distingue en cela de l’État ethnographique basé sur une connaissance des populations, forme prise par le pouvoir aux premiers temps de la conquête militaire. S’il y a effectivement eu un état ethnographique au Maroc, il était sans aucun doute tributaire de l’État hagiographique algérien, façonnant la

recherche coloniale dans la région de manière à ce que ces constructions paraissent quasi naturelles aux chercheurs, jusqu'à aujourd'hui. Il faut cependant admettre que pour que ces constructions gardent leur sens, beaucoup de sujets d'étude ont été volontairement dissimulés et ignorés, notamment le devenir des populations vivant dans les frontières artificiellement créées.

Aussi, la race est une porte d'entrée importante par laquelle l'histoire de la population de la région du Maghreb a été construite, qui a joué un rôle déterminant dans la définition du passé la distinguant de l'Afrique occidentale (définie comme l'Afrique noire) et du Levant (défini comme arabe). Bien sûr, cela a aussi permis de distinguer des régions distinctes les unes des autres de manière antagonistes au sein des pays du Maghreb, en fonction des dynamiques raciales perçues par les colons et des intérêts en jeu, citons ici la Kabylie en Algérie ou le moyen-atlas au Maroc. Progressivement, une grammaire raciale a été mise en place dans la région pour l'ordonner, lui donner un sens, la contrôler et la gouverner, pour aboutir à la dichotomie la plus popularisée entre Berbères et Arabes. Dans l'imaginaire ainsi construit, l'objet de la conquête n'a pas été la domination mais la reconnaissance de la nation berbère, toujours entravée par les troubles et les pillages arabes. Il est rappelé malicieusement qu'Emile-Félix Gautier, qui fut l'historien principal de l'Afrique du Nord entre les années 20 et 30 et réserva le nom "Maghreb" aux trois colonies françaises du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, n'était ni arabisant ni berbérisant.

Le Maghreb constitue donc un système de références construit à partir d'un ensemble de discours. Les tentatives de s'y opposer ont produit l'effet inverse, le renforçant. Ainsi, même après l'indépendance, les connaissances coloniales françaises sont restées le fondement de la connaissance moderne de toute la région. Les efforts intellectuels des auteurs salafistes des trois pays de la région ont non seulement contribué à perpétuer ces logiques, mais aussi à solidifier l'ensemble. Abdellah Laroui n'échappe pas à ce déterminisme et reproduit une perception nationaliste du Maghreb, l'élevant en unité ayant toujours existé avec une langue, une volonté de vivre ensemble, un destin commun, une nation qui, dans son esprit, n'a pas encore été réalisée. Le Maghreb a aussi été confirmé dans son identité postcoloniale par le silence des chercheurs africains noirs: l'Afrique a hérité des frontières coloniales mais aussi des logiques par lesquelles les frontières et les nations ont été imaginées.

L'indépendance des pays du Maghreb n'a pas éteint le concept. Rapidement, le conflit du Sahara, principalement entre l'Algérie et le Maroc, a été posé comme obstacle à la réalisation du Maghreb, et le Maroc, un obstacle à la concrétisation de son unité. Mais il est vrai aussi que cela aurait été le cas avec la Mauritanie ou encore les terres où circulent les Bédouins, tant les failles laissées en héritage par le pouvoir colonial sont importantes. Si le slogan de Maghreb revient souvent dans les discours politiques, il est peut-être pertinent d'envisager le prix que les pays du nord ont payé à y rester attachés, à commencer par le reniement de leur identité africaine et donc d'une partie de leur histoire, de leur population et de leur culture, constituant un véritable handicap pour leur développement socio-économique.

Un premier pas vers un véritable travail de décolonisation est d'entreprendre une déconstruction historique critique, non seulement pour réécrire l'histoire et proposer des interprétations alternatives des événements passés, mais surtout pour envisager d'autres constructions des géographies, des histoires et des politiques. Ce travail de décolonisation critique contribuerait à la création des conditions de libération cognitive, indispensable pour une véritable indépendance politique. Pour l'auteur, si cette notion continue à perdurer, à se développer et à se déployer à l'ère postcoloniale, c'est parce que cette construction dépend de l'ancienne métropole, hier comme aujourd'hui. La colonisation n'est pas seulement la situation d'être colonisé, c'est aussi la condition de notre existence intellectuelle et politique. Par conséquent, décoloniser le savoir ne consiste pas à offrir un discours alternatif ou exploiter l'arsenal critique d'auteurs subversifs, mais à libérer les institutions elles-mêmes du pouvoir postcolonial, avatars de l'État colonial.

Cet essai vient à un moment salubre où bon nombre d'événements secouent l'Afrique du nord et le monde en général, sans que les analyses produites à ce sujet parviennent à les expliquer de manière satisfaisante. Abdelmajid Hannoum signe par cet ouvrage une contribution majeure au mouvement de pensée décolonial qui s'attache depuis plusieurs années à revisiter les économies et les sociétés des pays du Sud Global.

Samira Mizbar

Chercheuse indépendante,
Rabat, Maroc